

PHILIPPE HÉBERT

Au moment où notre statuaire national va exécuter deux magistrales commandes, à Paris, faisons lui un bout de biographie.

C'est le 27 janvier 1850 que Philippe Hébert naquit, à Ste-Sophie d'Halifax, comté de Mégantic. Il ne fréquenta que l'école paroissiale et, quand il eut appris tout ce que pouvait enseigner la "maîtresse," il fut destiné au commerce par ses parents. Cette région est un centre d'affaires ; plusieurs industries y prospèrent ; l'exploitation minière est menée sur une large échelle. Donc, rien que de fort simple de voir le père du jeune Philippe tourner les yeux de ce côté-là pour lui. Mais il se sentait à l'étroit dans ce village perdu ; il prit son envolée vers les Etats-Unis, d'où il ne revint qu'en 1870, juste à temps pour se joindre à un détachement de zouaves pontificaux.

Rome fut son chemin de Damas, si nous pouvons nous exprimer ainsi. En visitant les musées si riches, les places publiques si fécondes en monuments, Hébert trouva sa voie, sentit s'aviver en lui ce qui couvait depuis sa plus tendre jeunesse : il comprit qu'il était artiste. Le Corrège ne découvrit pas autrement sa vocation ; et c'est en face d'un tableau de Raphaël qu'il s'écria : "Moi aussi, je suis peintre !" *Auch' io son pittore !*

Au village, Hébert avait déjà eu le goût de son art dont il ignorait même le nom. Les "bonnes gens" qui le surprenaient sans cesse à tailler, fouiller, façonner des bouts de bois, l'avaient surnommé : le *gousseux*. Un jour, voyant la bonne et joyeuse figure de Béranger, il s'empara d'un moignon de belle entourure et le métamorphosa en une tête qui rappelait fort bien celle du chanteur du *Bon Dieu des pauvres gens*. Il la possédait encore.

A son retour de Rome, Hébert, sans prendre haleine, entra dans l'atelier de sculpture de M. Bourassa, l'auteur bien connu de *Jacques et Marie*. Il y passa sept ans à armer et aguerrir son talent, à étudier non seulement la matérialité de l'art, mais encore et surtout à préparer son envolée vers les hautes sphères, par les études apparemment accessoires, mais si indispensables au véritable artiste : les maîtres, leurs œuvres, l'histoire, l'ethnologie, l'anatomie, l'évolution du vêtement, de l'armure et de tout ce qui s'ensuit.

Le grêle enfant d'école de Ste-Sophie était devenu l'homme élancé, robuste, à physionomie attrayante que l'on connaît. Il subissait cette transformation que le véritable feu sacré et de longs tête-à-tête avec des chefs-d'œuvre amènent presque infailliblement. Et aujourd'hui, le plus parfait étranger, en le voyant, comprendrait qu'il est en face de quelqu'un qui plane au-dessus de la terre-à-terre.

En 1881, Hébert se sentit assez sûr de lui pour avoir son propre pignon sur rue. Successivement lui vinrent les commandes des statues de Salaberry (Chambly), Cartier (Ottawa), et d'une douzaine d'autres destinées à la façade du palais législatif de Québec. Les travaux d'ordre particulier abondèrent aussi. Le papillon était complètement sorti de sa chrysalide : Hébert était dans le "grand genre." Déjà il acquérait le droit au titre de "statuaire national." Ayant pareils clients et, de plus, la mission de préparer la statue de Sir John, pour Ottawa, il plia sa tente, alla la replanter à Paris, et y passa sept ans dans un travail d'où sortirent tant d'œuvres de premier ordre. Il serait oiseux de mentionner tout ce qu'il a produit de remarquable comme conception et comme exécution ; nous nous bornerons à exprimer la croyance qu'il n'aurait que son *Maison-neuve* en son crédit, c'en serait assez pour consacrer sa réputation.

Il entre encore bien moins dans notre intention d'analyser ces beautés multiples et de genres si variés. Louis Fréchette et d'autres plus autorisés l'ont déjà fait, le premier surtout dans un superbe article à la suite d'une visite à l'atelier du statuaire. Il en a rapporté une description qui

nous a prouvé combien est grande l'activité de l'homme, combien précieuses ses réserves, ses ébauches, ses collections. C'est un insondable fouillis. Chaque fois qu'une idée, qu'une inspiration point, vite l'argile est en main, la métamorphose commence et s'accomplit, selon les loisirs ou le besoin, en entier ou à moitié ; mais rien n'est perdu. En 1895, lors de cette visite, il y avait là, entre autres œuvres en cours, une statue de la Religion qui devait être coulée en bronze et placée sur le tombeau de la famille Lussier. Après en avoir signalé les beautés tout à fait virginales, M. Fréchette se livrait à ces réflexions que tous ont dû et doivent encore trouver de note fort juste :

"Ah ! combien nos cimetières seraient plus intéressants, si la dispense banale des monuments traditionnels s'effaçait un peu pour faire place à des œuvres d'art comme celle-là ! Pourquoi aime-t-on à élever un tombeau digne d'eux à ceux qui nous ont été chers ? Pour rappeler leur mémoire aux passants, n'est-ce pas ? Eh bien, qui se détourne pour une simple croix, pour une colonne, pour un obélisque, fussent-ils en plus pur marbre de carrare ? Si, au contraire, il s'agit d'une tombe ornée de quelque œuvre de maître, vous êtes sûr que tout

"le monde s'arrêtera pour admirer, pour se souvenir et même pour prier ; pour quoi pas ? Si cela était bien compris, nous aurions comme en France, des cimetières splendides ; et nos artistes se multiplieraient, au grand honneur du pays et de la nation—sans faire le moindre tort aux tailleurs de pierre."

Philippe Hébert est essentiellement un artiste canadien, du terroir. La couleur locale, la vérité et le "vrai" de la forme historique—si cela peut s'écrire dans ce cas-ci—dominent dans son œuvre. Son pays est un livre ouvert où il lit et s'inspire constamment ; il semble s'imprégner de l'air ambiant avant de passer le doigt sur la masse informe qu'il veut symboliser. Ses groupes ne semblent si vécus, si "connus" de tous, que parce qu'ils sont l'exacte traduction de notre passé, de nos mœurs, de nos attitudes à nous, de nos coutumes, risquons le mot : de notre quintessence ethnologique. Ses compositions indiennes sont on ne peut plus "nature." Il en a vraiment la spécialité.

Il reste artiste jusque dans les moindres choses qui sortent de ses mains. Ainsi, par exemple, qui n'a admiré les dessins exquis dont s'enjolivaient les caisses des pianos de la Compagnie Pratte, dont il a été président ?

Bref, le voilà de nouveau à Paris, dans un milieu où il a depuis longtemps une

excellente cote, une enviable réputation. Il va préparer pour le gouvernement du Canada les deux statues en pied de la reine et de feu McKenzie, commandes qui lui ont été vainement disputées par de nombreux confrères d'ici et de l'étranger.

Avant son départ, il a été l'objet de démonstrations bien chaleureuses et bien éloquentes. Nous n'avons rien à ajouter à l'intensité de ces témoignages qui ont été tous spontanés, préférant laisser la parole à M. Gonzalve Desaulniers, auquel ce départ inspirait les vers suivants lus dans un banquet d'intimes, à l'Hôtel Viger :

O mer de novembre, effroi du marin,
Dont l'écume blanche aux récifs se brise,
Sois de tous côtés, pour le pèlerin,
Bonne dans la vague et douce en ta brise.
Dans ton sein calmé, sous un jour serein,
Ouvre un sillon d'or où l'ombre s'enlise
Pour son lourd vaisseau dont les flancs d'airain
Se tordent au vent qui les brutalise.
Fuyant les rigueurs d'un ciel boréal
Pour s'en aller vers l'art et l'idéal
Dont son rêve vêt les grands plus sévères,
Il s'en va, sculpteur de gloire altéré,
Suivi, sur tes flots, par l'éclat doré
Des rayons jaillissant du choc de nos verres.



PHILIPPE HÉBERT.